

Claire Duport

# Héro(s)

Au cœur de l'héroïne

*Postface de Jean-François Mattei*

*Épilogue de Michel Peraldi*

Éditions Wildproject

## Sommaire

A POUR ABSENTS

A POUR AMOUR

B POUR BAUMETTES

B POUR BRICOLAGES

C POUR CYCLES

D POUR DÉPENDANCE

D POUR  
DIACÉTYLMORPHINE

É POUR ÉGLISE

E POUR EXTRAITS

F POUR FLASH

G POUR GRIFFONNÉ

H POUR HEUREUSE

I POUR INTERDIT

J POUR JAVEL

K POUR KATMANDOU

L POUR LIBAN

M POUR MORTS

M POUR MUSIQUES

N POUR NO FUTURE

O POUR ORGASME

P POUR PASSEPORT

Q POUR QUARTIERS

R POUR  
RÉDUCTION DES RISQUES

R POUR RIRE

S POUR SALLE DE SHOOT

S POUR  
SCÈNE OUVERTE

T POUR TOXICOMANIES

T POUR TRAFICS

U POUR UNIVERSITÉ

V POUR VIRÉE

W POUR *THE WIRE*

X POUR ANONYME

Y POUR YAZID

Z POUR *ZA'MA*

C'ÉTAIT L'ÉTÉ 1980. SUR LA PLAGE DE LA CONCHA, À une encablure de l'appartement sous les toits où nous rentrions au petit jour, le délire nocturne se poursuivait jusqu'à ce que les premiers baigneurs viennent déloger les derniers échoués de la nuit : fêtards comme nous, poussés de la *parte vieja* après la fermeture des tavernes, routards de passage qui avaient élu domicile sur cette plage pour quelques jours ou quelques semaines, zonards des quartiers pauvres quittant leur bas d'immeuble le temps d'une virée, ou jeunes de bonne famille venus s'encanailler avec un dernier bain de minuit... Tous des échoués de la nuit, avec les restes de l'épave : le *calimotxo*, ce mauvais vin mélangé au Coca qui monte à la tête plus fort et plus vite que n'importe quel alcool, les pétards qui tournent aussi simplement qu'une rumeur, et l'héroïne. Il se disait déjà qu'elle faisait des ravages ; on prenait ça pour une idée reçue, une de plus.

Presque trente ans plus tard, c'est à Marseille que je retrouve l'héroïne. Au détour d'une conversation, les responsables de la mission Sida-Toxicomanies de la Ville disent : « Marseille a payé un lourd tribut à l'héroïne ; il faudrait un jour en raconter l'histoire, laisser trace... » C'est comme une invitation, qui va cheminer dans mon travail de sociologue, et le nourrir, jusqu'à ce livre.

Dans ce livre, tout vient d'aujourd'hui, mais s'est passé des années 1968 à 2000, à partir de Marseille. Ces années-là, parce qu'elles flânent depuis la fin d'une légende qu'on a appelée la French Connection, et qui marque le début de la diffusion massive de l'héroïne en France, jusqu'à sa régression à la fin des années 1990. Et souvent Marseille, parce

que l'héroïne est comme un personnage récurrent de l'histoire de cette ville, plus que de toute autre : dans les romans, les films, les représentations et les réputations, mais aussi dans la vie.

Les héros de l'héro, ce sont les usagères, les usagers, celles et ceux qui ont cheminé et cheminent à son côté. Et tout près d'eux, celles et ceux qui pensent que leur histoire est aussi notre histoire.

# A

## pour Amour

**UNE APRÈS-MIDI  
DE PRINTEMPS**

C'est un petit appartement à l'orée du village. De la cuisine, face à la terrasse baignée de soleil, on aperçoit le Luberon et, plus avant, des vignes et des oliviers. Sur le buffet, quelques photographies : une fillette et un petit garçon, la petite fille devenue jeune femme, en robe fleurie au bord de la mer, le garçon en tenue de football, un mariage, et Céline, rayonnante, ses enfants adultes se serrant à ses côtés. Elle est belle : sur la photo, et aussi là, dans sa cuisine pleine de soleil.

Elle propose qu'on s'installe là, sert le café et parle comme si l'on se connaissait déjà. Premières chaleurs de printemps, elle me suggère d'enlever mon pull et dit dans un sanglot « moi, je n'y arrive toujours pas », en relevant pudiquement quelques centimètres de manche de son gilet, laissant découvrir des avant-bras gonflés, marqués de crevasses, d'anciens abcès mal cicatrisés et de taches sanguines.

Puis son sourire s'éclaire à nouveau, et le regard s'éloigne à travers la fenêtre quelque part vers les champs de coquelicots, attendri.

« La première fois que pris de l'héroïne, j'avais trente ans. Oui, je m'en souviens très bien. C'était avec un homme que j'ai beaucoup aimé, avec qui j'ai eu un enfant. J'étais très amoureuse et je savais qu'il fumait de l'héro mais bon, fumer, pour moi, ce n'était

pas catastrophique. Après, on a vécu ensemble et un jour, dans la salle de bains, je l'ai retrouvé avec un copain, et une seringue. Et là, ç'a été un choc, parce que moi, je ne savais rien de tout ce monde... C'est choquant quand on ne connaît pas quand même.

Eh bien, j'ai pris peur ! Hum ! C'est un autre monde, il faut être habitué à ça, ça fait peur, hein ? Mais un jour, j'ai voulu goûter. J'ai dit : "C'est pas possible... il faut qu'il y ait quelque chose de magique pour que tu sois accro à ça !" J'ai voulu goûter, voilà. J'ai dit : "Écoute, fais-moi comme tu fais, pour voir ce que ça fait." Voilà. Et pendant trois mois, j'ai été malade comme un chien. Mais j'ai persisté. Parce que les premiers temps, quand vous ne connaissez pas, ça vous fait vomir. Malade. Mais l'amour, qu'est-ce que ça ne fait pas faire, l'amour... Jusqu'au jour où c'est bon. C'est très bon. »

Céline raconte, sa vie de femme amoureuse, de mère attentive, de travailleuse agricole. Tout ça depuis trente ans, dont seize avec l'usage d'héroïne, intensément. Les moments formidables de vie de famille, de fêtes, d'amitiés, de belles relations de travail. Et les moments sordides, de mauvais plans ou de mauvaise drogue, de douleur du manque, de peur d'être démasquée au travail, de deuil des amours ou des amis. Elle raconte avec simplicité, les choses telles qu'elles sont, sans nostalgie et sans regrets.

# B pour Bricolages

## TENIR LE CAP

Ce que l'on sait sur l'héroïne – le produit, ses modes d'usage, ses bienfaits et ses risques –, les connaissances que l'on en a sont le fruit d'allers-retours entre des pratiques et des savoirs profanes et minorisés, des techniques et des connaissances savantes. Le fruit aussi de bricolages, qui non seulement ont nourri les connaissances académiques, mais les ont souvent précédées, en initiant des pratiques à moindres risques, avant les politiques publiques.

François a été longtemps usager d'héroïne, et revendeur. Lorsqu'il raconte son parcours, il témoigne d'un souci constant de limiter les risques, pour lui-même comme pour ses « clients » :

« Ouais, moi je coupais avec de l'aspégic pas mal. Ça dépendait de la pureté de la came. La première qu'on avait eue, c'était de la blanche très bonne. Avec deux paquets j'en faisais trois, et le troisième était pour moi. On pouvait aussi couper avec du manicol, le sucre glace, ou la farine. Mais le manicol, c'était pas très bon parce que ça baissait le taux de produit actif. La farine, c'est pas malin parce qu'elle remonte tout de suite. Le sucre, ça abîme au moment de l'injection. Mais l'aspégic, je savais bien que ce n'était pas dangereux. C'est un produit pour le mal à la tête, il n'y avait aucun problème à mettre de l'as-

pégic dedans, voilà. Sauf pour les gens qui sniffaient parce que ça leur faisait couler le nez, mais nous, on injectait. Et puis, je me suis piqué pendant vingt ans, mais tu vois, je n'ai presque pas de marques. Je me piquais toujours au même endroit, j'ai toujours fait gaffe. J'ai connu des mecs qui n'avaient tellement plus de veines que c'est moi qui les shootais, j'étais assez doué pour le faire. Il y avait un mec, un dealer, pendant un moment j'ai eu ma came grâce à ça. Ça a duré plusieurs mois, il venait chez moi, il me donnait mon paquet, après il se foutait à poil. Vraiment, il fallait qu'il se désape complètement parce qu'il n'avait plus du tout de veines, ce n'était que des traits bleus ou noirs sur tout le corps. Et quand je n'arrivais pas à lui choper une veine sur une jambe, je le shootais entre les doigts d'une main ou entre les doigts de pied. Il n'avait plus que ces petites veinules-là qui étaient valables. Mais au moins, avec moi, il n'avait pas mal. »

Avec les usagers, il y a leur famille, leurs proches, et toutes celles et ceux qui parfois les accompagnent au quotidien : des travailleurs sociaux de rue, des médecins ou pharmaciens de quartier, des militants associatifs. Ceux-là aussi, qu'on appelle les acteurs de première ligne, ont infléchi des pratiques institutionnelles à partir de leur connaissance du quotidien des usagers.

Jean-Louis est de ceux-là, toute une vie professionnelle d'éducateur de rue dans les cités, depuis les années 1970, et une montagne de petites choses à son actif, avec les familles « qui avaient une souffrance, une honte ou une angoisse redoutables face à un fils ou un frère toxicomane », avec les employeurs sus-



ceptibles de fournir quelques petits boulots, avec les institutions de santé, de police ou de justice :

« On passait notre temps à bricoler pour faire au moins pire. Par exemple, quand les mecs étaient en prison, et que les juges d'application des peines me disaient : "Ah oui, c'est vous l'éducateur. Bon, alors on va vous sortir le toxicomane." Je disais : "Non, non. Écoutez : en prison, ils jouent avec le produit ; mais à l'extérieur, c'est le produit qui joue avec eux, donc il faut préparer la sortie. Vous allez me donner mon parloir comme d'habitude, je vais travailler avec eux et je les prépare à la postcure. Et je vous dirai quand ils seront prêts pour sortir." Et les juges ont marché, on s'est débrouillés comme ça. »

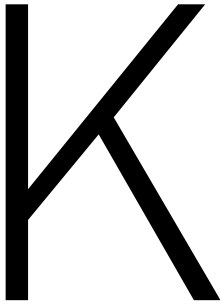
Des bricolages laissés au bon vouloir de ceux qui s'emparent des problèmes liés aux trafics et aux usages de drogue, dans un contexte institutionnel et politique aveugle et sourd. Encore aujourd'hui, nombreux sont les éducateurs de rue qui racontent leur isolement professionnel face aux problèmes liés aux drogues, leurs collègues et leurs institutions de tutelle les enjoignant à choisir entre signaler à la police ou assumer individuellement leur responsabilité.

Jean-Louis poursuit :

« Jusqu'au milieu des années 1980, il y avait un service spécialisé dans la toxicomanie autour du docteur Prat, et une psychanalyste qui a accepté de nous aider, Mylène et moi, parce qu'on n'était pas armés pour porter ça tout seuls. Et c'est tout. J'ai tout appris sur le terrain, j'ai tout découvert au jour le jour... Parce que la prévention spécialisée ne s'occupait pas des drogués, on n'était ni formés ni encadrés professionnellement pour ça. Pourtant, à l'époque,

on se rendait disponibles vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Ça semble incroyable, tellement ça nous préoccupait ; quand j'y pense, comment on a pu résister à une telle tension ? Ça marchait bien, mais en même temps, il n'y avait plus que nous. Face au regard social et à la mort, que nous. »

Aux convictions et aux dogmes, les bricoleurs de la première heure ont opposé une éthique de la responsabilité, que résume une ancienne usagère en deux phrases qui n'invitent à aucun commentaire : « Ce qu'on regardait c'était la réalité, et les conséquences de nos actions. Chaque jour, il fallait tenir le cap. »

A large, bold, black graphic of the letter 'K'. The vertical stem is on the left, and the two diagonal arms extend to the right, meeting at a central point. The lines are thick and solid.

# pour Katmandou

**ÉCLAIRER QUELQUE CHOSE  
PAR L'OMBRE**

Avant 1968, les Français qui prennent le chemin des Indes font exception, mais les routes en elles-mêmes sont déjà tracées. Par des Américains pour l'essentiel, fuyant l'enrôlement pour le Vietnam, ou poursuivant l'idéal beatnik, ou les deux. Ces routes passent par la Turquie, le Liban, l'Afghanistan ; et souvent via Paris, Amsterdam, Berlin ou Marseille.

Dans les clubs et les squats où les Américains font étape, il s'échange d'abord le désir de s'inventer, au plus loin possible de la vie de misère ou d'aisance de leurs parents, des modèles méritants ou disciplinaires de leurs écoles, et des valeurs d'épargne et de labeur des sociétés occidentales. En Orient, tout semble plus lent, plus paisible, plus harmonieux. Et aussi plus contemplatif, produits planants à l'appui.

Après 1968, nombreux sont les garçons et les filles, souvent très jeunes, qui suivront le chemin des beatniks et des hippies. Parfois dès le départ, toujours au bout : l'héroïne, la morphine, l'opium, qui sont au Népal en vente libre, notamment en pharmacie, et que l'on se fait injecter chez le médecin du coin. Pourtant, les drogues ne sont que rarement la finalité du voyage. On les rencontre. Et de cette rencontre

naît un accomplissement de soi, quasi mystique, et de l'idéal, quasi révolté.

Comme Denis, qui quitte sa famille à 14 ans, rejoint une troupe de comédiens, rencontre Gilles Deleuze à Lyon, fréquente le monde des artistes, et des étudiants, souvent des fils à papa promis à de belles carrières mais qui, pour l'heure, mettent leurs connaissances au service de l'expérience des drogues : tel fils de pharmacien qui affine les mélanges d'héroïne avec des médicaments ; tel futur avocat qui revend les objets de valeur déposés à l'étude notariale paternelle pour acheter des produits ; tel étudiant en médecine qui fournit en ordonnances, et tel autre qui pille la pharmacie de l'hôpital ; tel futur juriste africain qui profite de la valise diplomatique de son père pour importer des produits ; et tel psychiatre qui documente l'expérience des drogues et de la maîtrise physiologique et psychologique, comme l'autohypnose ou la transmission de pensée.

Denis s'engage dans le Mouvement du 22 mars, apprend avec des étudiants ingénieurs à fabriquer des cocktails Molotov et à construire des catapultes pour les pavés. Et c'est mai 1968.

« Alors après les événements de 68, je suis parti au Népal avec mon sac à dos, comme plein de gamins, on avait cette expérience-là. Là-bas, on a pris pas mal de produits, opium, morphine, héroïne. Ça faisait partie de notre refus d'une certaine forme de société. C'était éclairer quelque chose par l'ombre. »

# V pour Virée

## L'ART DE LA FÊTE

Roger : « La virée, c'est se retrouver dans un château du côté des Goudes avec un magnéto plein pot, continuer dans un bar clando après que le patron a baissé le rideau, puis dans une boîte de nuit à l'Opéra, et finir à s'écrouler dans un appart à la Savine. Tu suis ce qui se passe, tu n'es pas forcément l'organisateur. »

Il faut se mettre à l'échelle de la ville de Marseille : entre les Goudes et la Savine, en passant par l'Opéra, pas loin de 30 kilomètres. Pas de métro, pas de bus, pas de voie rapide. Entre ces quartiers, rien d'autre qu'une ville endormie. Et même là, il faut avoir un bon plan pour y aller. La virée de Roger, à l'échelle de Marseille, c'est une épopée<sup>51</sup>.

C'est sans doute un peu provincial : jusqu'aux années 1990, Marseille n'offrait pas de quartiers de sortie nocturne digne de ce nom. Les quartiers qui tiennent aujourd'hui lieu de scènes nocturnes, musicales et festives (comme la Plaine, le cours Julien, le Vieux-Port ou le Prado-Plage), ne vont émerger qu'à partir de la fin des années 1980.

Alors il reste la virée : une manière de sortir, de circuler dans la ville au gré des occasions qui se présentent. Ça passe par des bars, des boîtes, des restos ou des apparts ; mais c'est surtout la mobilité qui est

---

51. Voir aussi « Q pour Quartiers ».

la composante d'une virée. Ça se passe souvent avec sa bande, en commençant par un rendez-vous entre amis ; mais c'est surtout la rencontre qui est l'enjeu d'une virée. La nuit en est toujours un des moments ; mais c'est le temps long de la virée qui en est une condition. C'est faire la fête, mais aussi un horizon d'attente, une promesse de délire.

Et dans ces années 1970 et 1980 à Marseille, l'héroïne existe, circule, dans l'horizon d'attente de la virée.

Saïd : « Dans ma cité, on se faisait chier comme des rats morts. On n'avait pas de thunes, mais on bossait un peu, moi je faisais de l'animation, mon copain faisait des chantiers. Et le peu qu'on gagnait, on le dépensait en virées. On prenait le bus en fin d'après midi, et on rentrait avec le premier 53 à 6 heures du matin ; et dans la nuit, on avait fait trois fois le tour de la ville ! Dans le quartier du Vieux-Port et de l'Opéra, tout le monde allait manger chez O'Stop parce qu'ils servent toute la nuit, et autour il y a des bars, des boîtes. Nous on n'allait pas au Bunniz ni à la boîte à côté : ça c'était les endroits des Corses, des Marseillais comme on disait. On se faisait refouler à l'entrée. On allait parfois en face, au Métro Palladium.

J'allais beaucoup au Campus, au bout d'Estienne-d'Orves. Là, c'était une boîte pour les étudiants. Et comme j'étais au lycée, j'avais la carte de lycéen, et j'en avais fait faire une pour mon pote (lui, il n'a jamais été à l'école) par les profs parce que comme ils fumaient un peu, de temps en temps je leur donnais un petit bout, et en échange ils m'ont fait la carte pour mon pote. Et comme ça on pouvait entrer dans cette boîte. J'avais sympathisé avec le videur et

quand il y avait des soirées à thème, il me demandait de mettre les affiches dans mon bahut, et en échange avec mon pote on entraît gratuit. Là il y avait des jeunes lycéens et étudiants de tout Marseille au début des années 1980, c'est comme ça qu'on connaissait des gens de partout.

Il y avait aussi l'Orfeo Negro à Cap-Janet, sur le chemin du littoral. De l'Estaque aux quartiers sud, c'était le repère de tous ceux qui se faisaient refouler des clubs à la mode d'Aix, comme le Damier ou le Criptone. Parfois aussi on s'organisait des soirées : on trouvait une salle, il y avait une salle aux Flamants, une plus haut qui s'appelait le Murmure des eaux, une aux Rosiers, une boulevard Chave qui s'appelait l'Alhambra... J'avais une sono, on amenait des disques, et il y avait des mecs de tous les quartiers qui venaient. Surtout parce qu'on amenait des filles. Moi j'avais des copines à l'extérieur du quartier, par le lycée notamment, et elles aimaient bien venir à nos fêtes. Et les concerts, on a fait tous les concerts dans ces années 1975-1985 : Supertramp, les Stones, Bob Marley à Toulon, David Bowie, Police, Stevie Wonder, Fela Kuti, Bruce Springsteen... Il y en avait qui avaient des bagnoles, on montait à cinq, six, sept. Des fois on prenait le train sans payer. Et on allait de partout, on faisait tous les concerts, tous les copains, ceux qui se piquaient, ceux qui se piquaient pas.

Et là, on se connaissait tous : des mecs de la cité Corot – là aussi, ils ont été décimés ; c'est le quartier qui m'a le plus marqué, tous mes potes sont morts –, de Bellevue, des quartiers nord, des quartiers sud. Des mecs, des filles, des riches, des pauvres, des étudiants, des travailleurs, certains qui étaient super

bien sapés, d'autres qui n'avaient rien à se mettre sur le dos. C'était très mélangé à Marseille dans ces années-là, parce que le truc qu'on avait tous en commun, c'est les virées, d'un endroit à l'autre, d'une fête à l'autre. »

Gabriel : « Jusqu'à la fin des années 1990, les bars, les clubs, les apparts, il faut les regarder de manière oblique : en fait c'étaient des lieux où on trouvait des plans. Donc, la vraie entrée, c'est pas les bars, pas les scènes musicales – personne ne s'injectait dans ces lieux, ou alors de manière périphérique, dans l'espace public, la porte cochère d'à côté, la bagnole garée pas loin. C'est même pas les mondes de la nuit : la vraie entrée, c'est la virée ! La virée, c'est de la mobilité : c'est ce qui fait la différence avec les autres mondes de la nuit en apparts, en clubs, en squats. Tout se recomposait sans cesse au cours de chaque virée, au fur et à mesure que tu tombais sur Untel, ou sur tel produit. Et c'est de la présence sociale qui dure. Même si beaucoup d'entre nous allaient aussi à la fac, on était des prolos. Mais dans la virée, on était les rois de Marseille ! On avait un désir de vivre très puissant ; et la virée, c'était mettre la ville à notre service. Là où Marseille était pour nous tous une source d'emmerdes, de galère ou d'ennui, la virée transformait la ville au gré de nos désirs.

Et ce qui présidait à ces cooptations, c'est pas le produit. Le produit ne suffisait pas : il fallait une certaine noblesse du délire. S'amuser, amuser les autres, tenir toute la nuit : le produit est un moyen, mais le délire n'est pas donné de fait par le produit. En 1980-1990, tout le monde fumait de la *brown sugar*, et quelques-uns se shootaient. L'usage de drogue



était un composant de la fête, comme le flipper, le billard, le juke-box. Quand on était en virée, on arrivait défoncés dans les bars, les apparts, les boîtes, mais on se reconnaissait. Dans ces lieux, tout le monde consommait : le patron, le videur, le barman, les habitués, ceux de passage..., et la manière de se reconnaître, c'était savoir faire la fête. Ça procédait d'une certaine distinction. Le mauvais tox n'intéressait personne, et d'ailleurs il ne s'intéressait à personne non plus.

Parfois, je croise quelqu'un dans la ville ; de loin, on se reconnaît vaguement, vingt ans plus tard, juste de savoir qu'on a été ensemble de longue date, d'une virée. On se fait un signe de tête, et chacun suit son chemin. C'est ça que j'appelle de la présence sociale qui dure. »